L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

bureaux No 73, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 22 JANVIER 1882.

BULLETIN ARTISTIQUE

Et pourquoi en parlerais-je encore? On ne se presse plus au bureau de location du théâtre St. Charles pour se disputer jusqu'au dernier coin de la salle; le soir, vous n'êtes plus contraint, afin de gagner votre place si difficilement obtenue, de faire une longue halte, inséré dans la foule du vestibule, et de vous y sentir serré, comprimé, comme feuille de jambon entre deux sandwichs; sandwichs remuants, impatients, nerveux ceux là; qui, anxieux d'entrer à tout prix, vous poussent en avant ou vous impriment un brutal mouvement de recul, vous font faire du roulis ou du tangage forcé. Non, cette houle humaine, dont bien des vagues d'ailleurs étaient toutes charmantes, ma foi! ne montonne plus devant le théâtre, où il y a quelques heures elle chantait encore. La voix qui, après avoir fait silence pour nous pendant plus de vingt ans, devait nous être rendue deux soirées, deux soirées seulement, cette voix s'est tue. La Patti part, et le phonographe, encore en enfance, ne nous garde même pas la compensation de nous répéter toutes ces séductions qu'elle nous a chantées. En cela il faudra nous contenter de nos seuls souvenirs, car il est trop probable que la Patti, vue par nous à des périodes diverses de sa vie, ne reparaîtra plus jamais devant notre public. A cette heure elle est peut être loin de nous; la brailliarde locomotive l'emporte à d'autres émotions, à d'autres triomphes—et demain vous serez oubliés, vous tous qui esquintiez vos voix et lacériez vos gants à l'applaudir. Les ovations enveloppent, absorbent notre être; en cela l'heure présente annihile l'heure passée; en cela surtout aujourd'hui tue hier. La chose est fatale; il en faut prendre philosophiquement son parti.

Pourquoi donc n'imiterais-je pas la Patti; pourquoi ne ferais-je pas silence comme elle, ainsi que je l'écrivais plus haut?

Pourquoi?....

C'est que l'influence du beau, du vrai, est conquérante, dominante; c'est que, en dépit de tous les froids raisonnements avec lesquels vous vous escrimez, vous voulez vous tromper ou plutôt vous reconquérir, le souvenir de ce vrai, de ce beau, vous maîtrise, vous subjugue; et encore, et longtemps vous ne vous appartenez plus; il faut que vous y rendiez hommage. Et puis, se taire, ne serait-ce point être ingrat? alors qu'une aussi haute individualité s'en va, en laissant comme carte de visite P. P. C., *Lucie, Mignon, Marguerite, Léonore*, ne lui doit-je pas au moins un mot d'adieu?

Pour être journaliste on n'en est pas moins [homme.

Donc revenons encore à celle qui ne reviendra plus jamais à nous.

Oui, une transformation réelle s'est produite chez la Patti. Tout d'abord c'était un soprano aigu, suraigu même, ayant de quoi payer comptant et largement les compositeurs les plus exigeants. Elle avait reçu de la nature non seulement une voix longue, limpide, éclairée, lumineuse, mais corsée, mais généreuse, mais ample et ductile tout à la fois. Et, au début de sa carrière, alors qu'enfant elle se produisait déjà, à côté d'individualités marquantes, pour les bientôt éclipser, c'était plaisir d'entendre voleter ces notes ailées qui s'élançaient de sa bouche mignonne; les vocalises s'épitaient de ses lèvres, comme les étincelles pétillent d'un caillou frappé du briquet. Et presqu'aussitôt elle devenait le type, l'idéal de la chanteuse légère. Elle émerveillait les parterres les plus blasés, les plus redoutés, par les difficultés qu'elle osait, qu'elle surmontait. Jamais chant plus chatoyant, plus ensoleillé, n'avait été entendu; elle vous enseurbillonnait de traits brillants, messeaux. Et pourtant, en plongeant dans ces yeux longs, larges, profonds, noirs autant que la nuit la plus épaisse; en s'arrêtant sur ce regard étrivant qui flambe sous la double dentelle de ses cils, on comprenait qu'il y avait là bien autre chose que de la coquetterie, que de l'esprit. Un feu s'allumait, des éclairs passaient parfois dans cette prunelle, et à leurs lueurs les moins clairvoyants pouvaient lire ce mot: passion. Vite, très vite s'éclaté, s'est propagé ces feu. Tant et si bien que la Patti, après avoir triomphalement tenu le répertoire de la chanteuse légère, est devenue forrément, par gradation, par tempérament, une chanteuse dramatique. Non pas que la facilité des premières années s'en soit allée; mille fois non. Si la voix, au registre supérieur, n'a plus toute l'intensité de lumière d'autrefois et encore je ne voudrais pas l'affirmer—si cette voix s'est développée et allongée dans le grave, si enfin, le vibrant soprano s'acquis les tons plus sobres, moins vifs du mezzo-soprano, rien ne s'est perdu de la souplesse des beaux jours. Quand elle le veut, elle donne un coup de gosier, et ce sont aussitôt des envolées de trilles, de gammes chromatiques, des staccati, des pointes d'orgue emperlés—délicieux oiseaux parfois la Faleon d'aujourd'hui tient longtemps emprisonnés et qu'on a toujours du bonheur à suivre dans leurs ébats. Mais, je le répète, après l'épanouissement de la jeune fille en femme, celle-ci ne s'est plus contentée des intimeries, des coquetteries de celle-là. La passion a parlé, a commandé en elle.

Et comment en eut-il pu être autrement chez celle qui, née en Espagne, avec du sang italien plein les veines, avait si longtemps vécu dans ce foyer ardent qu'on nomme Paris? Que d'éléments de combustion! Pourtant la passion n'a point, chez la Patti, la même flamme qu'elle eut chez la Malibran, dont Musset a écrit:

Ne sentais-tu donc pas que ta belle jeunesse
De tes yeux fatigués s'écoulait en ruisseaux
Et de ton noble cœur s'exhalait en sanglots!
Quand de ceux qui t'aimaient tu voyais le tris[tesse,
Ne sentais-tu donc pas qu'une fatale ivresse
Bercait ta vie errante à ses derniers rameaux!
.....
Mais donc! la mort est douce et ta tâche est [remplie
Ce que l'homme ici-bas appelle le génie.
C'est le besoin d'aimer; hors de là tout est vain.
Et puisque tôt ou tard l'amour humain s'oublie,
Il est d'une grande âme et d'un heureux destin
D'expirer comme toi pour un amour divin!

Non. Chez la Malibran cette flamme dévorait, tuait, chez la Patti elle éclaire, elle vivifie. Deux phénomènes psychologiques qui se contredisent l'un l'autre, et qu'il serait trop long d'étudier ici.

La Patti est non seulement une prestigieuse artiste, c'est encore une nature abondamment dotée, à laquelle le talent ne devait pas coûter les brûlantes épreuves, les études redoutables qu'il impose à tant d'autres. Le gloire s'est donnée à elle presque sans combat; par un rare privilège, en pleine minorité elle était déjà reine, et ce règne, qui dure encore, s'est étendu même aux pays où commande la loi salique.

Cette organisation exceptionnelle explique la facilité avec laquelle elle s'est doublée; ce sont ces caresses du destin qui lui ont donné la dangereuse audace de quitter, pour une voie nouvelle, celle où pourtant elle avait jeté tant d'éblouissement; ce sont elles qui lui ont valu de s'égaler elle-même, pour le moins dire, dans un seconde manière.

Et ce n'est pas seulement de la voix complète, sympathique, attachante, de la flexibilité, du sentiment, de la façon de phraser, de faire passer dans la phrase l'expression, la vie, que je veux parler, mais aussi de la forme, de l'enveloppe de ce talent. Rappelez-vous sa première entrée en scène, mardi dernier. Elle n'avait pas articulé une syllabe, pas émis un son, et cependant déjà la salle était à elle. C'est qu'il y a je ne sais quoi d'attrayant, d'affectueux dans sa personne. Ces yeux, où monte si souvent le feu sacré, sont aussi d'une tendresse extrême; sa bouche a un sourire qui force le sourire; tout appelle, tout sétire en elle, et ce n'est qu'après avoir fini de regarder les lignes fines de ce visage qui parle toujours, que les dames elles-mêmes ont commencé la revue de la toilette, frappante d'élégance et de cachet surtout, que portait la cantatrice. Ravissante enveloppe, en vérité, et qui me fait regretter de n'être point un modiste-littérateur capable de vous écrire un compte rendu de cette robe mais, je crois, autour de laquelle s'enroulait capricieusement, en volutes, en spirales, une draperie d'un rose chiné, du plus délicieux effet. Et puis... Mais non; j'arrête là, et tout court, ma description, assez mal ébauchée, vous le voyez, et je me contente d'ajouter que cette toilette, avant tout en dehors des lieux-communs, et où frétillait un corps, aux tons chauds, flexible comme la voix, était surmontée d'une coiffure non moins originale—sorte de Titus qui prêtait à la physionomie je ne sais quel air de décision, je ne sais quelle allure de crânerie. Il y a de la Froufrou dans la Patti.

Oui, une fois de plus, la valeur artistique fut-elle moins élevée chez l'artiste, que la séduisante femme, trichant au jeu, parviendrait encore aisément à surfaire la chanteuse. Ah! M. le marquis de Caux! quelle jolie vilaine vous aviez cueillie là, et comment votre noblesse a-t-elle pu désarmer ainsi devant un bourgeois, un vilain!

J'ai déjà entretenu longuement les lecteurs de l'*Abeille* des deux concerts, où la Patti a fait preuve de tant de variété de talent. Je ne reviendrai donc point sur les détails; vous souvenire vous diront d'ailleurs mieux que moi, ce qu'elle a été comme grâce, comme brillant, comme tendresse, comme drame surtout, et cela sans jamais descendre à l'enluminure, sans violence de couleurs. Vous vous recueillerez un moment dans votre mémoire, et vous verrez repasser devant vous Lucie, Marguerite, Mignon, Léonore, figures douces et éplorées; poétiques créations, si poétiquement personnifiées par celle qui nous quitte.

Néanmoins, avant de laisser ce sujet, je veux, je dois rendre un dernier témoignage à la Patti. Il est des artistes qui deviennent, à parler vrai, les prisonniers, les esclaves du succès; pour le conserver, le perpétuer, ils suivent le public même dans ses aberrations de goût. La Patti ne s'abaisse point à cet expédient, à ce servilisme. Et's se maintient toujours dans l'art chaste, l'art pur, elle y plane; elle sait que le grand artiste n'est point le soldat qui suit et emboîte le pas, mais la colonne de feu qui conduit. Ce trait la complète—Le respect, la religion de l'art lui vaudront de ne jamais déchoir, et de laisser un nom lumineux qui sera fréquemment cité, même quand le déclin de la voix et les années contraindront à une abdication la charmante souveraine du chant.

Abdication douloureuse, oh, vivant, l'homme ou la femme assiste à ces funérailles d'artiste, comme le fils de Jeanne la Folle, Charles-Quint, dont le cerveau se ramollissait aussi sans doute, voulut assister aux siennes, du fond de son cercueil, au monastère de Saint-Just.

Torture du cœur, renoncement mille fois cruel, alors qu'il faut dire sans retour adieu à toutes les splendeurs, à toutes les griseries, à toutes les ivresses des triomphes de théâtre, les plus directe, les plus impressionnante qui soient peut-être.

Il est vrai que nous ne sommes plus au temps où le génie faisait chère de carême; où Corneille, jeûnant dans sa gloire, raccommodait philosophiquement sa chausure, au lendemain du *Cid* et des *Horaces*. De nos jours Corneille aurait pignon sur rue; le talent, celui de la scène surtout, est royalement payé; mais le luxe et toutes ses jouissances concilient-ils ces fêtes perdues que chaque soir un public affolé donnait à l'amour-propre?...

Et pour le chanteur principalement la décadence court à si longues enjambées dès qu'elle commence! *Facilis descensus Averni.*

Par bonheur cette heure désolée est loin de sonner pour la Patti. Longtemps, longtemps encore, l'ex-petite marquise, qui, aujourd'hui, thésaurise et ténorise, peut aller en triomphatrice; bien d'autres dépouilles opimes l'attendent.

En générale, les sujets qui accompagnent les hautes personnalités artistiques, ne sont guère que des arrière-plans destinés à mieux mettre en saillie le premier. Il y a là une double considération d'optique et d'économie. Ces sortes de comparses sont à l'art ce que l'oléomargarine est au beurre. La troupe de M. Abbey—ou plutôt celle d'Adelina Patti,—ne s'est pas sensiblement écartée de la règle. Cependant je dois tout d'abord faire une réserve relativement à la Mme Castellan, violoniste de très bonne école, et qui à des qualités de style joint une grande sûreté d'attaque et une vigueur peu commune chez une femme. Elle a joué avec pureté et expression surtout un de ces larges adagios comme de Bériot les savait écrire. Mais elle aussi a subi la conséquence d'une *combinaison* à laquelle elle appartient. Malgré son incontestable valeur elle a passé presqu'inaperçue à côté de la personnalité absorbante de Patti. Difficile de distinguer l'étoile quand le soleil éclate de tous ses feux.

M. Nicolini nous avait été annoncé comme un ténor du premier rang. Si telle est sa réputation, tant pis pour ceux qui la lui ont faite, à moins qu'un changement total ne se soit accompli. Malgré toute ma bonne volonté, je n'ai pu découvrir rien, mais absolument rien de saillant chez ce sujet: ni physique, ni tenue, ni voix, ni style, ni même ce tempérament nerveux, cette chaleur qui fréquemment donnent le change et font pris pour du sentiment. C'est du chant d'flus, hésitant, d'un goût provincial, vieilli jusqu'à la rancidité; du chant incolore, figé, si froid que j'en chercherais mon pardessus. Ah çà, comment diable! n'est il fait que?.... Mais ceci serait une question absolument en dehors de l'art. Je la retire.

C'est aujourd'hui même que Mme Gerster arrive de Galveston où elle vient de donner une ou deux représentations. Demain elle reparaîtra dans le *Barbier de Séville*, dans ce rôle de Rosine où elle déploie ses admirables qualités de chanteuse et de comédienne. Il est indubitable que cette affiche portera coup, d'abord parce que Mme Gerster est une Rosine hors de pair, ensuite parce que la très éminente contralto n'a plus que quatre soirées à nous donner avant de retourner à New-York où l'appelle un engagement au Booth Theatre, m'affirme-t-on.

Le talent véritable est une irrésistible puissance, il s'impose. Quelquefois il n'est pas immédiatement salué, apprécié à sa juste valeur, mais tôt ou tard et infailliblement, il fait chemin, il entraîne avec lui les masses.

Du premier coup Mme Gerster s'est affirmée toi comme une artiste de haute distinction qu'elle est; pourtant malgré cette excellente première impression, malgré l'éclatant succès de son début, elle n'a pas réussi tout d'abord à révéler notre public de son inexplicable apathie. Plusieurs fois, à mon vif regret, et je dirai presque à la honte de notre population, elle a paru devant une salle comptant trop de vides. Mais peu à peu elle a gagné du terrain, et sa victoire, pour avoir été plus lente, n'en a été que plus glorieuse; c'est pied à pied qu'elle a conquis, par la seule force de son superbe talent.

Mardi dernier, c'est-à-dire le soir même où la Patti donnait son premier Concert-opéra, Mme Gerster remportait à l'Opéra, foulé du parterre aux troisièmes, un de ces ces triomphes qui marquent dans une carrière, triomphe qui avait même toute la portée d'une manifestation. D'un bout à l'autre de l'ouvrage—*La Traviata*—les auditeurs n'étaient joints dans un unisson de bravos que jamais, m'a-t-on dit, Violetta ne mérita mieux. Je n'ai pas eu le plaisir d'assister à cette représentation, mais je la note ici avec bonheur.

Pareille ovation—car c'était bien une ovation—est flatteuse au plus haut degré surtout à la date où elle s'est produite. Elle prouve également que si le public de la Nouvelle-Orléans s'endort parfois dans son indifférence, il a aussi des réveils charmants, des retours de haut goût et d'une délicatesse exquises.

Je ne veux établir aucun parallèle oiseux; mais j'applaudis cordialement à cette démonstration en faveur d'une cantatrice hors ligne, à la minute même, où dans le même morceau (le final du 1er acte de la *Traviata*) un autre auditoire saluait la venue tant appelée et le splendide talent de la Patti. Encore une fois c'est là du goût, du tact, de la justice distributive.

Comme parmi les nombreux dons que ne m'a pas faite le sort se trouve celui d'ubiquité, il m'a été impossible d'être tout à la fois aux deux soirées de la Patti et à l'Opéra.

Je pourrais bien, ainsi que cela se pratique de-ci de-là parmi mes confrères, ainsi que je confesse humblement l'avoir pratiqué moi-même, je pourrais, dis-je, vous parler, et par le menu même, de telle ou telle exécution dont je n'ai pas entendu une croche; mais j'ai renoncé à ce gros péché, depuis que je l'ai expié autrefois en rendant compte d'une œuvre qu'une indisposition, survenue à la dernière heure, avait forcément ajournée.

Mais je puis et je dois écrire en toute conscience que la reprise d'*Ernani* (le samedi de l'avant-dernière semaine) a été l'une des soirées les meilleures, les plus chaudes et par les artistes de la troupe italienne et par le public.

A écouter *Ernani* il est aisé de comprendre que quand Verdi l'a écrit, il était dans toute la verdeur, toute la vigueur de l'imagination de la jeunesse. Un grand souffle court dans ces quatre actes; ils sont pleins d'effets mélodiques, de sentiment, de feu. Ainsi que dans *Un Ballo in Maschera* les inspirations sont abondantes et beaucoup d'entr'elles ont la griffe du grand maître.

Nulle part peut-être Verdi n'a mieux écrit pour la voix de baryton, ne l'a mieux mise en lumière; c'est vrai, c'est chaud, et toujours dans une tonalité qui permet au chanteur des effets sûrs et relativement faciles, des sonorités dont le parterre est friand. Le duo des basses (baryton et basse second acte) est supérieurement mené; c'est de la musique d'une allure mélodique bien décidée, bien tranchée et scénique—; on en peut dire autant du duo—ténor et basse—même acte—où se place la phrase sinistre; "*Ecco il pegno*" phrase qui revient très dramatiquement au 4ème acte—(c'est d'ailleurs la création de Victor Hugo)—et où passe comme un souvenir de *don Giovanni*, comme l'ombre irritée et menaçante du Commandeur.

Le chœur des conjurés est aussi d'une facture très large, d'un développement très coloré. Il s'ouvre et se déroule sur un sévère accompagnement de violoncelle—l'un des épisodes les plus intéressants de cette orchestration souvent chauffée à blanc. Ce même tableau se termine par un final bien nourri, bien touffu—un des plus soutenus, des plus énergiques, des plus saisissants de tout l'œuvre de Verdi: "*Sarò, lo giuro.*" Cette phrase ouvre magnifiquement l'ensemble; elle est une perle mélodique—une perle bien enchassée, bien à sa place. Verdi l'a comprise; aussi la fait-il passer par la bouche du ténor, par celle du soprano, et reprendre enfin par le baryton; et le tutti qui ferme l'acte, achève d'enlever la salle.

Cet ensemble, qui restera certainement, a été très remarquablement exécuté. Le baryton surtout, M. Sweet, s'y est fort distingué. Cela est bien dans ses cordes—il y est à son aise, chez lui; il a dit toute cette partie de son rôle et d'autres encore avec intelligence, avec entrain, avec âme. Ce rôle de Charles Quint est le meilleur dans lequel il se soit produit ici.

M. Giannini a eu d'excellents moments dans le duo avec la basse et dans le duo final.

M. Mancini s'est également fait applaudir dans plus d'un passage du rôle capital de don Ruy Gomez.

Une des meilleures pages de l'ouvrage: *Ernani, involami!* est confiée à Elvire. Le morceau est d'une très chaude couleur—il est de ceux qui ne manquent guère de porter sur un public, et Mlle Carrington lui a dû des bravos.

L'*Union Française* donne ce soir sa représentation annuelle, dont j'ai eu l'honneur d'entretenir hier mes lecteurs.

La liste des indigents que soutient cette belle société, où les mains sont toujours ouvertes pour donner, est longue, bien longue. Cédant à un esprit de progrès qui témoigne du grand sens des hommes qui la dirigent et l'ont si vite menée au succès, elle s'occupe non seulement d'envoyer le pain à ceux qui en manquent, mais encore elle a ouvert un cours gratuit auquel tous sont admis. C'est de la charité intelligente, éclairée. L'*Union Française* pourvoit ainsi aux besoins du présent, et elle aime pour les luttes de l'avenir, pour le combat de la vie.

Que tous l'aident donc dans cette mission d'humanité, de civilisation. D'ailleurs l'aide vous sera donnée et facile ce soir. En effet pour un minime prix d'entrée, qui prend le caractère d'une offrande, vous entendrez une belle exécution d'un programme affriandant: *Faust*, la couronne de Gounod, l'une des gloires musicales de la France—la *Marseillaise*, *Hail Columbia*, les chants nationaux de deux grands peuples, destinés à marcher triomphalement à travers les siècles en se donnant la main. Deux chants qui plus d'une fois retentirent à l'orchestre du champ de bataille, pour la défense des libertés, et qui ce soir s'uniront encore, aux feux de la rampe, pour la protection du pauvre. Enfin, et ce n'est point une mince invite, la Patti sera probablement de la fête, mais en deçà de la rampe.

L. PLACIDE CANONGE.

P. S.—L'affiche de ce soir, comme il a failli être changée par suite d'une indisposition subite de Mlle Carrington. La complaisance d'une artiste a heureusement paré le coup. Mlle Roosevelt a consenti à accepter le rôle si scabreux de Fitine, qu'elle n'avait jamais chanté. Trois heures lui ont suffi pour se préparer à ce tour de force. Je viens d'entendre partiellement le premier acte de *Mignon* dont la jeune chanteuse s'est très heureusement tirée.

Dans ce même acte Mme Prasini a dit avec goût, avec une mélancolie rêveuse et touchante les adorables couplets: "*Connais tu le pays où fleurit l'oranger?*" Elle en a été payée par un orage de bravos, une pluie de fleurs et un bis. Demain, dimanche.

Lundi, à la représentation du *Barbier*, les dames de l'hôtel St-Charles offriront à Mme Gerster une harpe colossale en fleurs,—travail de Gobelins—surmontée d'un croissant auquel sera tenue captive une colombe portant dans son bec une lettre des donateurs à Partisto.

On s'honore en honorant ainsi le talent.

L. P. C.

L'ENFANT TROUVÉ.

Le vieux bibliophile Jacob, qui rajeunit tous les ans à l'époque des Etrennes, où il fait paraître un ou plusieurs de ses ouvrages, va publier à la *fois*, chez le libraire Delagrave, trois beaux volumes illustrés, les premiers d'une nouvelle Bibliothèque de récréation, intitulée: *Contes littéraires; — Histoires d'autrefois; — Aventures d'un petit Orphelin.* Nous avons choisi dans un de ces volumes une historiette qui paraîtra trop courte à nos lecteurs.

Dans le cours de l'année 1764, le savant polygraphe anglais, Samuel Johnson, qui avait alors cinquante-deux ans, et son ami l'antiquaire écossais Jacques Boswell, qui n'en avait que vingt cinq à peine, voyageaient ensemble dans les montagnes d'Ecosse. Ils observaient et décrivaient les plus beaux sites, les productions naturelles, les monuments et les antiquités du pays, qu'ils parcouraient depuis un mois, avec l'intention de publier le Journal de leur voyage pittoresque et archéologique.

Souvent égarés une journée entière au milieu des bruyères, le son d'une cornemuse les conduisait, le soir à la hutte d'un Mac-Grégor ou d'un Rob-Roy, berger ou chasseur, qui leur offrait l'hospitalité, un pot d'ale, un quartier d'agneau et un lit de paille; d'était au heureux hasard quand les deux amis rencontraient une méchante auberge, où leur appétit prodigieux comme leur érudition, n'était pas soumis à cette épreuve de sobriété.

Johnson, d'une taille gigantesque, s'avançait lentement, chevauchant un maigre bidet qui ployait sous lui; ses longues jambes, traînant jusqu'à terre, semblaient de lois appartenir au pauvre quadrupède et en faire un animal fantastique à six pattes: Boswell, montant un petit alezan écossais, devançait toujours son compagnon de voyage; aussi, dès qu'il apercevait de loin la fumée d'une hôtellerie, il lançait son cheval au galop, et allait faire préparer un bon et copieux repas; Johnson le rejoignait bientôt, pour se mettre à table. Ils payaient bien et largement; ce qui est à remarquer chez des savants de profession, lesquels ont d'ordinaire la tête pleine et la bourse vide.

Un jour, au sortir d'une vallée profonde où ils avaient passé tout le jour à déchiffrer des inscriptions antiques, sans prendre une nourriture plus solide, Boswell aperçut, dans la montagne, une espèce d'auberge ou de cabaret; il avait faim et soif; il piqua des deux, pendant que Johnson lui criait:—N'oubliez pas le pudding!

Hôte, vêtu du plaid national, et le poignard à la ceinture, vint tenir l'étrier du voyageur, et aussitôt Boswell alla visiter le garde manger, où était appendu un superbe gigot de mouton:

—Oh! oh! dit-il, en faisant claquer ses doigts, selon son habitude; voilà de la chair fraîche; vite, à la broche! Ajoutes au rôti un petit pudding, pour le docteur, et vous serez content de nous.

—Foi de Mac-Grégor, répondit le montagnard, notre fils soignera le mouton, et ma femme excelle à faire le pudding. Un chef de clan ne serait pas mieux servi que vous le serez chez nous, mon bon seigneur.

Boswell, ravi de sa bonne fortune, en fit part à Johnson, qui arrivait tout essoufflé, humant l'odeur du rôti.

—Mon cher Samuel, lui dit-il avec joie, je viens de commander dans cette auberge commode et propre, un délicieux gigot de mouton à la broche; j'espère que nous ferons un bon repas!

—J'espère aussi, dit Johnson, que vous avez pensé au pudding?

—Vous aurez votre pudding favori, un morceau exquis, digne de figurer dans le *Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare.

Johnson descendit de son bidet; l'animal, débarrassé du poids de ce géant, gagnait l'étable en hennissant. Boswell introduisit le docteur dans la maison, et courut s'enfermer avec ses livres, pendant que Johnson faisait sécher devant un feu clair ses habits, que le brouillard des montagnes avait rendus humides. Assis côtés, un petit garçon, à demi nu, le visage voilé de longs cheveux gras, était très sérieusement occupé à tourner la broche et à surveiller le rôti, qu'il arrosait de jus sans relâche. L'état sanitaire de la tête de l'enfant inspira des inquiétudes au docteur, car, tandis que le marmot, penché sur le gigot fumant, plongeait d'une main la cuiller dans la lèchefrite, son autre main était activement employée à fouiller dans les broussailles de sa chevelure inculte.

Johnson se leva furieux, avec un horrible mal de cœur; il avait résolu, quoique à regret, de ne point manger de mouton ce jour-là.

On annonça le dîner; Boswell accourt, aiguisant ses dents les unes contre les autres, et s'écrie:

—Mon cher docteur, voici le mouton! Quel coup d'œil! Comme il est doré!

Johnson jeta son cape et faisait la grimace.

—Je vais, dit Boswell, découper, comme de coutume. Quel morceau vous choisirai-je?

—Mon cher ami, je ne mangerai pas de viande, reprit tristement Johnson.

—Est-ce donc jour de jeûne aujourd'hui? Vous railles, docteur?

—N'en parlons plus. Je prendrai ma revanche sur le pudding.

—Bon! je vous en abandonne ma part.

Boswel attaqua le rôti à belles dents, n'ayant des yeux que pour ce gigot qui nageait dans son jus et n'écoutant pas les dissertations archéologiques de son savant ami, comme pour lui prouver que ventre affamé n'a pas d'oreilles.

—Quel jus! quelle odeur divine! Comme il est grac, tendre et bien cuit! murmurait-il, en ne faisant que mordre et avaler. Vous devriez y goûter, Samuel, et une tranche de cet excellent gigot vous raccommoderait avec tous les moutons du monde!

Johnson regardait, d'un air narquois, le fameux gigot, dont Boswell avait déjà englouti trois ou quatre tranches dans son estomac à jeun. Boswell eut pitié de son compagnon de voyage, qui ne mangeait pas, et, pour lui faire prendre patience jusqu'à l'arrivée du pudding, il se mit à parler de choses et d'autres, la bouche pleine, en mêlant sans cesse à sa conversation l'éloge du rôti.

—Je ne vous ai pas raconté, dit-il, un plaisant épisode de ma vie d'avocat. J'étais venu à Inverness.... Eh! vraiment, nous n'en sommes pas loin! s'écria-t-il; c'est là que nous irons demain ramasser les traditions de la légende de Macbeth..... J'étais donc venu à Inverness, pour plaider, et, avant l'audience, je me trouvais, avec les parties et leurs gens, d'affaires, dans la salle du juge.

On fit grand bruit à la porte, et plusieurs personnes entrèrent: elles apportaient un enfant nouveau né, qu'on avait trouvé dans la rue: "M. Boswell, me dit le juge en riant, voilà une belle occasion d'adopter un enfant!—Un enfant, m'écriai-je, vous voulez donc mettre le diable dans ma maison? Oui-da! qu'ai-je affaire d'un enfant qui brouillerait mes papiers et gâterait mes livres? Pour l'amour de Dieu, monsieur, reprit le juge, messieurs, adoptez ce pauvre orphelin. Cela vous portera bonheur.—Attendez cinq minutes, milord, répliquai-je, et je vais lui donner un père adoptif." C'était jour de marché à Inverness; je descendis sur la place; on fit cercle autour de moi.

"Mes amis, dis-je à haute voix, lequel de vous veut avoir un enfant, qui ne lui coûtera rien et qui lui portera bonheur!—J'ai grand besoin que quelqu'un me porte bonheur! répondit aussitôt un brave homme qui passait par là; je n'ai pas d'enfant, et il y a chez moi nous de croûtes de pain pour en nourrir un. Mais à quoi me servira ce marmot?—Quel métier faites-vous? interrompis-je.—Je suis aubergiste à trois milles d'ici, reprit mon homme.—Aubergiste? m'écriai-je, c'est justement votre affaire: l'enfant tournera la broche."

Johnson, se rappelant le petit bonhomme qu'il avait vu se gratter la tête au-dessus du gigot, éclata de rire à ce souvenir qui eût peut être troublé l'appétit de Boswell.

—Pourquoi rire ainsi? lui demanda Boswell.

—Je vois avec plaisir, répondit Johnson, que dès ce temps-là vous mangiez au gigot.

—Ce n'est pas tout, continua Boswell en coupant une couvelle tranche de rôti. L'homme prit l'enfant, pour le donner à sa femme qui en aurait soin; puis, se ravisant tout à coup: "Vous m'avez dit, n'est-ce pas, murmura-t-il, que cet enfant me porterait bonheur? Est il donc né coiffé?—Si ce n'est que cela qui vous tourmente, répliquai-je d'un ton solennel, nous allons le coiffer comme il faut." J'ôtai mon bonnet d'avocat et le posai sur la tête de l'enfant. Tous les assistants applaudirent; mais, pendant que, je tournais la tête, l'homme, l'enfant et le bonnet avaient disparu.

—Et vous avez eu dépaisir, demande Johnson, aucunes nouvelles de votre bonnet? Ce bonnet doit avoir certainement porté bonheur à l'enfant qui en fut coiffé.

Le mouton desservi, arriva le pudding tant désiré, qui avait la figure d'une culotte alsacienne.

—On dirait le moule d'un bonnet, s'écria Boswell.

—Diable! le fond vaut mieux que la forme, reprit Johnson.

Le docteur s'épanouissant à cette vue, se jeta sur le pudding, et l'expédia presque tout entier en quelques bouchées, car c'était là tout son dîner.

Boswell, rassasié, après avoir dévoré la moitié du gigot, dit à son partner, en se curant les dents:

—Docteur, pendant que je mangeais ce délicieux mouton, vous avez eu plus d'une fois envie de rire; apprenez moi ce qui excitait si fort votre hilarité?

Docteur raconta alors en style hémérique tout ce qui s'était passé dans la cuisine, pendant que le petit garçon se grattait la tête en tournant la broche et en arrosant le gigot. Boswell faillit s'évanouir de dégoût, et il soupira, comme Orphée pleurant Eurydice: Il se remit pourtant de cette vive et profonde émotion, et fit comparaître devant lui l'affreux marmiton, qu'il gourmanda sur sa malpropreté. L'enfant se mit à pleurer, en plongeant ses dix doigts dans ses cheveux mal peignés, et le docteur recommença à rire aux larmes.

—Petit crasseux, dit Boswell, quand tu arrosses la viande, pourquoi ne gardes-tu pas le coiffeur bonnet que je t'ai vu sur la tête, ce matin?

—Je ne le pouvais pas, reprit le malheureux petit pleureur.

—Non? Eh! pourquoi?

—Parce que me mère faisait bouillir le pudding de Jean, faute de moule.

Le docteur Johnson bondit de surprise et d'horreur, se redressant comme un serpent qui se sent blessé, et toucha le plafond avec sa perruque; il porta la main à sa poitrine, ouvrant une large bouche, la tordant convulsivement, et il parut lutter contre une horrible pensée, qui allait interroger au fond de son estomac ce qui avait été cet affreux pudding.

—M. Boswell, secez de rire, dit il à son ami avec l'intonation, et, sous peine de me déplaire éternellement, ne profères jamais un mot de cette abominable aventure, tant que vous vivrez!

—Mon cher docteur, reprit malignement Boswell, que vous en semble? Le pudding vaut le gigot. Hélas! ce serait à en mourir, si la cbimie ne venait pas à notre aide. Par bonheur, le feu purifie tout.

L'enfant était toujours là, debout près de la table, et, comme s'il n'avait pas compris le sujet des reproches qui lui étaient adressés, relativement à l'absence de son bonnet, il se grattait la tête, des deux mains, avec délices.

—Il est incorrigible! s'écria Johnson, que le dégoût pourvuivait comme les Euménides. Va-t-en, petit malheureux!

—Un moment! dit Boswell, frappé d'une idée soudaine. Tu n'es pas le fils de l'aubergiste et de sa femme?

—Je suis un pauvre enfant trouvé! répondit tristement le petit tourne-broche, en recommençant à pleurer à chaudes larmes. Le maître m'avait adopté, dans l'espérance que cet homme me le répète sans cesse, de profiter de mon heureuse chance, les enfants trouvés restant toujours placés sous la garde de la Providence. Quand il n'a pas de voyageurs, quand on le paye mal, il s'en prend à moi et m'accable de mauvais traitements, en disant que je manque à ses conventions et que je ne lui porte pas bonheur!.....

—Le bonnet! interrompit Boswell. Je veux voir le bonnet qui a servi de moule au pudding.

Ce bonnet fut enfin représenté aux deux convives: c'était une toque d'avocat, qui n'avait conservé rien de sa forme ni de sa couleur; elle avait tout dont servi plus d'une fois à la confection des puddings, comme l'attestait l'épaisse croûte de graisse qui l'enveloppait. Boswell la appeler l'aubergiste, qui n'osait plus se montrer, et qui vint, tête baissée, entendre son arrêt.

—Tiens! lui dit magistralement l'avocat, en jetant sur la table une pièce d'argent: voici de quoi acheter un moule en fer blanc pour le pudding. Il y a huit ans, ajouta-t-il avec bonté, je t'ai annoncé que cet enfant trouvé te porterait bonheur, si tu consentais à l'adopter: eh bien! fais décrasser et peigner ce pauvre orphelin; ce soir, le l'emmène avec moi à Inverness, où je veux le mettre à l'école, car je le destine au barreau, puisqu'il a été coiffé, presque en naissant, du bonnet d'avocat. Je te donnerai, en mémoire de ce bonnet-là, un pourboire de cent guinées!

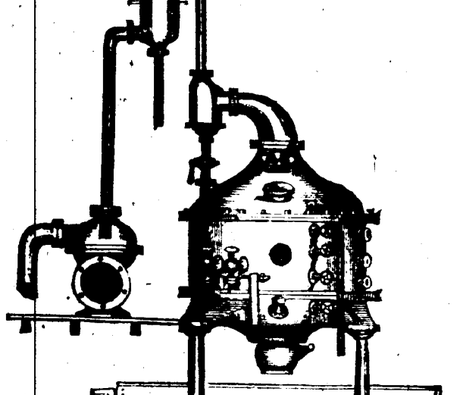
—Cher Jacques! dit Samuel Johnson en serrant la main de son ami. Voilà de quoi que faire digérer cet horrible pudding: ta bonne action m'a remis le cœur.

P.-L. JACOB, bibliophile.

(*Le Figaro.*)

Rendez vo[illegible]
te en y mettant un supe[illegible]
et durable piano
CHICKERING
OU
MATHUSHEK.
Les artistes s'en servent et en recommandent l'usage.
Ils résistent à l'humidité et se vendent à des prix convenables.
Orgues de Mason & Hamlin, tous les articles de musique aux prix les plus modiques.
PHILIP WERLEIN,
135 - - - - - RUE DU CANAL - - - - - 135
NOUVELLE-ORLEANS, LNE.

JAMES D. EDWARDS
Successeur de DAN'L & JAS. D. EDWARDS,
22, 24, 26, 28 rue Front, et 21, 23, 25 rue Delta,
Nouvelle-Orléans.



Appareils d'Evaporation pour Sucrerie---Une Spécialité.
Je suis prêt à fournir des installations complètes pour des Sucreries de toute capacité de 5 à 4 boucaus par jour. Bacs en fer pour jus, sirop et sucre. *Steam Trains*. Clarificateurs. Evaporateurs et Vacuum Pan de toutes dimensions, avec Mélangeurs (*Mixers*), Chariots à Sucre, Centrifuges, Etc. Satisfaction garantie. 8 jan—6 mois—dim mar jeu

PHARMACIE DUCONGE.
90 RUE DE CHARTRES 90
NOUVELLE-ORLEANS.
Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie si fréquentée MEDICAMENTS PATENTS FRANÇAIS, ANGLAIS et AMERICAINS, ainsi que de PARFUMERIE, PRODUITS DE TOILETTE, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'a droit de demander la première ordre. M. Duconge reçoit directement de Paris les produits nouveaux et les mêmes chaque jour l'exécution complète dans une article. Le même collecte [illegible] entre de la campagne et garantit de les remplir avec soinsé. Agence pour la vente du Wilbert's Brewmery Remedy. 1 sept 81—1 an

A. CARROUCHE,
SUCCESSEUR.
Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie si fréquentée MEDICAMENTS PATENTS FRANÇAIS, ANGLAIS et AMERICAINS, ainsi que de PARFUMERIE, PRODUITS D